



Des Rails

*La revue de
l'imaginaire ferroviaire*

*Numéro de Noël
décembre 2012*

Sommaire

Mireille Jacquet – <i>Au fil des rails</i>	page 2
Muriel Renaud – <i>Le Premier jour</i>	page 4
Jordi Font-Agusti – <i>El Guardabarrera</i>	page 6
Fabrice Farre – <i>Ouvriers</i>	page 10
Fabrice Farre – <i>Mains noires</i>	page 11
Fabrice Farre – <i>Non-lieu</i>	page 12
Sophie Massion Sabouret – <i>Impatiences</i>	page 13
Monique Pagé – <i>Le Rail</i>	page 16
Léa Chassagne – <i>Sur les chemins de fer</i>	page 17
Françoise Coulmin – <i>Train de noir</i>	page 20
Anick Baulard – <i>L'Échappée belle</i>	page 22

Des Rails, la revue de l'imaginaire ferroviaire

ISSN : 1776-0801

Numéro #14 : *Numéro de Noël*

10 décembre 2012

<http://desrails.free.fr>

Fondatrice : Suzanne Vanweddingen (suzanne.vanweddingen@gmail.com)

Coordinatrice poésie : Claudine Bertrand (claudine5000@hotmail.com)

Couverture : Suzanne Vanweddingen

Contributeurs : Anick Baulard, Léa Chassagne, Françoise Coulmin, Fabrice Farre, Jordi Font-Agusti, Mireille Jacquet, Monique Pagé, Muriel Renaud, Sophie Massion Sabouret.

Dans le respect des droits de la propriété intellectuelle, la reproduction totale ou partielle est interdite sans le consentement des auteurs et éditeurs de la revue.

Au fil des rails

Mireille Jacquet

« La Montagne », c'est ainsi qu'il nommait leur machine. C'était mérité puisqu'elle faisait partie des Mountain, des pur-sang faits locomotives. Dans son for intérieur, le petit Jean se laissait souvent aller à l'appeler « Ma Montagne ». C'était peut-être puéril, mais il se sentait tellement honoré d'apprendre son métier de mécanicien sur une aussi belle machine. Un apprenti mécanicien, c'était au-delà de toutes ses espérances...

« Alors le jeune, tu dors ? Le rabroua une voix aux accents de tendresse derrière le ton bourru.

— Quoi ??

— Ben voilà ! Tu rêves encore... C'est pas comme ça que tu deviendras un bon mécano, fils, le disputa gentiment le mécano bourru.

— Qu'est-ce que ça peut bien faire maintenant ? » Murmura le jeune homme.

Le vétérán de la SNCF en eut le souffle coupé. Lui qui, depuis bien des nuits, essayait de ne plus penser à rien, se retrouva face à sa douleur devant la tristesse du « gamin ». Son cœur devint lourd de tous les souvenirs.

Aujourd'hui avait lieu le dernier voyage de « La Montagne ».

Dernier voyage... Pour le vieux mécanicien, c'était un morceau de sa vie qui partait en fumée, perdu dans le panache blanc qui bientôt ne s'élèverait plus. Son regard dériva vers son jeune apprenti. C'est lui qui avait choisi ce jeune garçon malingre, rien que pour la flamme qui s'allumait dans les yeux clairs lorsqu'il admirait les machines à vapeur. Il avait d'abord tenté de le dissuader en lui parlant de la rudesse du métier, du froid, de l'éloignement. Rien n'y avait fait ! Finalement, c'est avec un sourire plein de fierté que le vieux mécanicien avait décidé de former cet apprenti, reconnaissant en son for intérieur cet orphelin comme le fils qu'il n'avait pas eu. Le « petit Jean », comme on continuait à l'appeler, s'était rapidement intégré. Il faisait désormais partie de la fraternité ferroviaire.

Le regard sombre s'attendrit. Les joues noircies de suie mettaient en valeur les prunelles du jeune homme. Des prunelles qui brillaient comme deux diamants bleus, ramenant le vieux mécanicien à la tristesse du moment.

« Écoute, fils, » dit-il doucement en posant une large main sur les épaules minces de l'apprenti, « les temps changent. Il y a de moins en moins de machines à vapeur. C'est comme ça... Les temps changent, mais une chose ne changera pas, reprit-il avec force. Il y aura toujours des rails qui traverseront le pays et des trains pour rouler dessus ! Si tu crois que ce que je t'ai appris ne te servira pas, tu te goures ! T'auras peut-être plus besoin de pelleter le charbon, mais la loco aura toujours besoin de nous, les mécanos, les conducteurs. C'est comme ça ! Parce qu'un train, c'est bien plus qu'une machine. Les

trains ont une âme, petit, les trains ont une âme... Toi et moi le savons, comme tous ceux qui vivent avec leur loco. C'est peut-être la fin d'une époque pour moi, avec moi... mais toi, TOI tu DOIS continuer à écrire l'histoire du rail. Avec de nouvelles locomotives, avec de nouvelles habitudes... Parce que les trains le valent bien ! »

Estomaqué, le jeune homme fixait son aîné avec stupeur. Son mentor ne l'avait pas habitué à des discours aussi longs. Mais surtout, il avait été happé par les premiers mots. « Fils »... Cet orphelin qui n'avait connu ni père ni mère ressentit tout à coup l'extraordinaire soutien d'une famille autour de lui. Chaque mot, chaque regard, chaque salutation de tous les cheminots prenaient soudain une autre valeur. Chaque engueulade également, car elles n'étaient dictées ni par l'envie ni par la jalousie, mais par cet amour qui reliait les enfants du rail, entre tendresse, passion et pudeur.

Il releva le menton, incapable de dire quoi que ce fût. Le vieux mécanicien sut qu'il avait compris et sourit. Maintenant, il était certain de laisser les futures locomotives entre de bonnes mains. Il avait eu bien raison de faire confiance à ce gamin, ce garçon qui le regardait désormais comme on regarde un père. Le poids de son cœur s'alléga brusquement. Il détourna ses prunelles sombres comme le charbon, devenues brillantes comme des escarbilles, se perdant dans les volutes de fumée de « La Montagne ».

Quelquefois, Jean repensait avec nostalgie, mais sans regret, à la puissante et magnifique « Montagne », son conducteur et son mécanicien. Son cœur se gonflait de fierté. Il avait tant appris avec cette équipe. Sur l'esprit de fraternité — avec ses petites histoires de famille parfois —, sur les relations avec la machine, sur le respect des usagers et sur les perspectives d'avenir... Tant appris !

Avec cet homme aux manières quelquefois un peu rudes, qui cachait un cœur immense, qui l'avait pris à ses côtés et l'avait toujours guidé même sans y paraître. Cet homme que Jean avait accompagné jusqu'à son dernier souffle, parce qu'il ne pouvait en être autrement. Ils s'étaient trouvés sur le chemin du rail, parce que ça devait se passer ainsi.

Avec un sourire aux lèvres, Jean lança un coup d'œil au jeune apprenti qu'il allait emmener sur le terrain pour la première fois. Il commencerait par le trajet en autorail entre Esbly et Crécy-la-Chapelle. SON autorail depuis quelques années... Le jeune était plein d'enthousiasme, il ferait une bonne recrue.

Le Premier jour

Muriel Renaud

Le premier jour, l'amour s'était accroché de toutes ses forces aux poignées de métal. Toute une arrivée à bord !

Le lendemain, les cahots, les torsions, les sifflements le torturaient à en mourir. Il se faisait petit. À chaque hoquet, les badauds l'observaient à la dérobée, susurrant qu'il avait fui.

Au bout de quelque temps, le train traversa une vallée inondée de soleil, ce qui lui plut. Puis dans un tunnel, il crut avoir perdu la vue et de convulsions en tremblements, il éclata en pleurs.

Heureusement, une passagère comprit ses malheurs et le prit dans ses bras. À Winnipeg, au milieu des Prairies, elle le cacha et le nourrit pour quelques mois.

Ses vacances ne pouvant s'éterniser, l'aventurière décida de l'emmener chez elle, sur le vieux continent. Mais, catastrophe, sorti des grands espaces où ils s'étaient rencontrés, l'amour dépérit. Ils partirent vivre à la campagne pour quelques saisons, puis, le cœur ayant ses raisons, elle finit par l'abandonner. Vous l'auriez deviné !

L'enfant de Bohême, rapidement confié à l'assistance d'une jeune garde-barrière, profita de la vie. Au rythme ordonné des sonnaillles de trains et des tours de manivelles, il aima son nouveau pays.

À l'aube de ses vingt-cinq printemps, il devint pourtant triste et solitaire à regarder l'horizon. Au bord des lignes d'acier, et sans que personne n'y prît vraiment gare, il reprit secrètement goût au voyage.

Un jour toutefois, le père de la demoiselle vint exiger mariage. Cela le stupéfia. Effrayé, il prit ses jambes à son cou et mût par un drôle de réflexe, sa valise alla quérir.

Au soir, il revint voir la belle. Il lui pardonna. Ils se ressemblaient trop. D'aucune attache ils n'avaient besoin.

D'un baiser, d'un regard, leur rapprochement fut scellé. Ils devaient tout quitter.

Me croirez-vous ? Nos deux amis voyagent encore aujourd'hui à bord des plus beaux trains du monde. Leurs rejets de rêves, de papier et de plumes tressés sont bercés au rythme syncopé des wagons et locomotives. Ils vivent chansons, romans, poèmes et nouvelles et, façon d'emprunter la voie par leurs parents tracée, leurs amours passagères trottaient... sur les quais.

El guardabarrera

Jordi Font-Agustí

Vaig ser concebut en el projecte de ferrocarril de Barcelona a Mataró i em van parir dempeus al costat de la garita el mateix dia 28 d'octubre de 1848 que en Tom Redson va fer xiular la 1-1-1 verda en passar arran de les barques dels pescadors de Badalona. Des de llavors que sóc aquí, fent a cada època el que tocava: recórrer el pas com una llançadora per penjar la cadena de pal a pal, arrossegar la tanca, moure la barrera amb la complicitat del contrapès, fer-la baixar com qui toca l'orgue de maneta... Quan les van automatitzar, la meva ment es va dispersar pels xips del controlador, i en suprimir els passos a nivell, només ha quedat de mi el record en la ment dels badalonins i els vestigis cellulars que puguin quedar als monyons dels pals on m'he estintolat anys i anys amb la gorra al cap i la bandera plegada a la mà. Des del meu lloc he vist els pescadors paralitzant les obres perquè els rails els separaven de la Rambla, els badalonins tirant pedres als primers trens només perquè eren una novetat, els viatgers que esperaven a l'estació fent gasto al quiosc de l'Anís del Mono, els nens cantant al pas del tren "el carril de Mataró porta banyes i jo no", els manifestants corrent per les vies, el tren saludant el dimoni en flames...

He tingut moltes cares i he estat a molts llocs al llarg de la via: prop del càmping, arran del revolt dels suïcides (perquè els badalonins de pro se suïciden tirant-se al tren), al carrer del Mar ajudat per l'Antonio, davant les fàbriques... Els meus cels han estat pintats amb fums que jugaven a ser núvols, i el meu aire ha tingut sempre la sentor de la tèrmica, el lleixiu i les càmeres de plom. Les fàbriques d'aquesta ciutat van brotar com sembrades des de la via del tren i ara que ja no hi són, fins i tot el tren diuen de treure. Aquesta Badalona bimil·lenària que s'enorgulleix del seu passat fabril i d'haver estat la primera en varietat d'indústria, haurà tingut paisatge industrial durant poc més de cent cinquanta anys. Vist des de la tossuderia de les onades, res de res, quatre dies d'aigua bruta.

El tren i jo hem vist bastir fàbriques per produir tèxtils, galetes, tinta, vidre, sabó, bòrax, refinats de petroli, xarol i, no cal dir, àcid sulfúric i fertilitzants. La majoria tenien el seu apartador i, entre circulació i circulació, em distreia mirant com les locomotores de maniobres anaven recollint els vagons i els anaven duent a l'estació de petita. Quan tenien els trens formats, els enganxaven les locomotores grans i se'ls enduien, fumejant primer, tossint després i bronzint al final. He vist construir les fàbriques i com venia gent de tot arreu per ocupar-s'hi. Les corrues d'obres que anaven a la feina passaven pels meus passos a nivell. Peons, menestrals, oficials, contramestres, pèrits i enginyers s'han parat a una ordre meva i, en aixecar la barrera, han creuat saludant-me com si sabessin que jo envejava la seva camaraderia, els seus sous i els seus sindicats. Era com una petita venjança veure, quan sonaven les sirenes, com corrien per les vies per no arribar tard o

per fugir dels mastegots dels carrabiners o de la guàrdia civil...

Però arribà un dia que començaren a abandonar-se el apartadors. Després tanca-
ren l'estació de petita i els trens de càrrega van deixar de passar pel meu davant. Ara ja
han enderrocat totes les fàbriques i només veig trens de rodalies carregats d'oficinistes i
d'estudiants que van i venen de Barcelona llegint diaris gratuïts. Ha marxat la indústria
i han arribat els inversors omnipotents per aixecar habitatges arran de mar. En nom de
l'arqueologia industrial han preservat un pont del petroli al qual mai li he trobat cap grà-
cia, però celebros que ens quedi el Coco, la Llauna, l'anís del Mono i la passera construïda
per l'acord entre l'ajuntament i la M.Z.A.

Ara que les fàbriques ja no hi són, ja es comença a discutir sobre què es farà amb els
terrenys del tren. El dia que treguin vies i catenàries, quan l'escenari on he viscut desa-
paregui, aleshores m'arribarà la mort definitiva. Arran mateix d'una de les garites on he
estat hi acaba una via i, ara que sento propera la mort, penso que no en trobaré millor
metàfora. Em passo hores contemplant el final de la via morta, aquest tall sobtat i net
que res en el rail pot fer preveure ni tan sols uns centímetres abans. Només al final de la
via es pot veure el perfil del rail, com només al final d'una vida hom pot veure el que ha
valgut. Després del tall, res de res, el buit més absolut; qualsevol cosa que es trobi més
enllà no fa sinó donar encara més sensació d'acabament. Ara, als extrems de les vies, un
cable de terra connecta els dos monyons com dient-nos que les vies també s'han moder-
nitzat i que, com els humans, també moren connectades a conductors i tubs, però sé que
jo moriré de sobte, com una via d'apartador, el dia que aixequin els rails i arrenquin de
terra la darrera travessa.

LE GARDE-BARRIÈRE

J'ai été conçu en même temps que le projet de chemin de fer de Barcelone à Mataró
(1) et je suis né debout près de la guérite le 28 octobre 1848, le jour même où Tom Redon
fit siffler la 1-1-1 verte lors de son passage devant les barques des pêcheurs de Badalona
(2). Alors, depuis ce temps-là, j'ai rempli les tâches correspondantes à chaque moment :
traverser le passage comme une flèche pour accrocher la chaîne d'un poteau à l'autre, traî-
ner la barrière, bouger la barre avec la complicité du contrepoids, la faire baisser comme
qui jouerait de l'orgue de barbarie... Dès que la fermeture devint automatique, mon
esprit s'est alors éparpillé dans les circuits du contrôleur et, dès que les passages à niveau
furent supprimés, seul mon souvenir demeura dans les esprits des habitants de Badalona,
ainsi que dans les vestiges cellulaires encore accrochés aux moignons des barres où je me
suis appuyé tant d'années, la casquette sur la tête et le drapeau à la main. C'est de mon
poste que j'ai vu les pêcheurs paralyser les travaux parce que les rails les séparaient de la
Rambla ; les gens de Badalona jeter des cailloux sur les premiers trains parce que c'était

une nouveauté ; les voyageurs attendant dans la gare, se mettre au frais dans le kiosque de l'Anis del Mono ; les enfants chanter au passage du train « le chemin de fer de Mataró a des cornes et pas moi » ; les manifestants cavalier sur les voies ; le train saluer le diable (3) en flammes...

J'ai eu beaucoup de visages et je me suis posté à beaucoup d'endroits le long de la voie : à côté du camping, à ras du virage des suicidés (car les habitants de Badalona comme il faut préfèrent se suicider en se jetant sous le train), dans la rue Del Mar aidé par Antonio, devant les usines. Mes cieux ont été peints par des fumées jouant à être des nuages, et mon air a toujours eu le parfum de la thermique, l'eau de javel et les chambres de plomb. Les usines de cette ville ont poussé comme si on les avait semées depuis la voie ferrée ; et maintenant qu'elles ont été supprimées, on parle aussi de supprimer le train. Cette Badalona bimillénaire, fière de son passé fébrile d'usines et d'avoir été pionnière dans la diversité de l'industrie, aura joui d'un paysage industriel pendant un peu plus de cent cinquante ans. Mais, comparé à l'entêtement des vagues, ce n'est pas grand-chose, quatre jours d'eau sale, pas plus.

Le train et moi avons assisté à la construction des usines de production de textiles, biscuits, encre, verre, savon, borax, raffineries de pétrole, vernis, et, bien entendu l'acide sulfurique et les fertilisants. La plupart avait leur propre aiguillage et, entre circulation et circulation, je me distrais en regardant comment les locomotrices en manœuvre venaient prendre les wagons et les amenaient à la gare de vitesse lente. Une fois les trains formés, ils accrochaient les grandes locomotrices et les amenaient, d'abord en fumant, puis en toussant et enfin, en ronflant. J'ai vu se construire les usines, et arriver les gens de partout pour y travailler. Les files d'ouvriers se rendant au travail passaient par mes passages à niveau. Des manœuvres, artisans, ouvriers qualifiés, contremaîtres, experts et ingénieurs se sont arrêtés sur mon ordre et, en levant la barrière, sont passés en me saluant comme s'ils savaient que j'enviais leur camaraderie, leur salaire et leurs syndicats. C'était comme une petite vengeance que de voir, lorsque les sirènes retentissaient, comme ils couraient par les voies pour arriver à l'heure ou fuir les gifles des carabiniers ou de la garde civile...

Mais vint le jour ou, petit à petit, on abandonna les aiguillages. Ensuite, on ferma la gare de vitesse lente et les trains de marchandises cessèrent de passer devant moi. Maintenant, toutes les usines ont été détruites et je ne vois que des trains de banlieue remplis d'employés de bureau et d'étudiants qui vont et viennent de Barcelone en lisant des journaux gratuits. L'industrie est partie laissant place aux tout puissants investisseurs qui édifient des logements face à la mer. Au nom de l'archéologie industrielle, un pont de pétrole, auquel je n'ai jamais trouvé aucun charme, a été conservé, mais je me réjouis qu'il nous reste le Coco, la Tôle, l'Anis del Mono et la passerelle construite par l'accord entre la mairie et la MZA.

Maintenant que les usines ne sont plus, on commence à parler de l'avenir des terrains occupés par le train. Le jour où ils supprimeront les voies et les caténaires, quand la

scène où j'ai vécu disparaîtra, alors viendra la mort définitive. Juste au bord de l'une des guérites où j'étais, s'arrête une voie et je sens maintenant la mort définitive s'approcher, je crois que je ne trouverai pas meilleure métaphore. Je passe mon temps à contempler ce bout de voie morte, cette coupure brutale et nette que rien dans le rail ne peut faire prévoir pas même un centimètre avant. Ce n'est qu'au bout de la voie qu'on peut voir le profil du rail, comme à la fin d'une vie on peut voir ce qu'elle a valu. Après la coupure, rien de rien, le vide le plus absolu ; tout ce qui se trouve au-delà ne fait que renforcer la sensation d'achèvement. À présent, aux extrémités des voies, un câble nu connecte les deux moignons comme pour nous dire que les voies se sont elles aussi modernisées et que, à l'instar des humains, elles meurent branchées aux conducteurs et aux tubes, mais moi je sais que je mourrai soudainement, comme une voie d'aiguillage, le jour où ils arracheront de terre la dernière traverse.

(1) Cité au kilomètre 30 au nord de Barcelone.

(2) Cité au kilomètre 10 au nord de Barcelone. En 1848, il s'agissait d'un village de pêcheurs, industrialisé avec l'arrivée du chemin de fer. Aujourd'hui les usines ont toutes disparu.

(3) Structure en bois en forme de démon que les citoyens de Badalona brûlent chaque année lors de la fête de la ville.

Ouvriers

Fabrice Farre

Les hommes sont tout petits sur
la route, ils n'entendent de la traverse
que l'écho perdu, parfois revenu.
Ils veulent
surgir dans le présent,
comme un train probable, mais
ne les catapulte que le ciel
bas, bleu comme ils n'ont
jamais eu le droit de le visiter vivants.

Mains noires

Fabrice Farre

À mes parents

« Ahi dolorosa sorte, lo star mi strugge, e il fuggir non m'aïta »
Francesco Petrarca

Nous commençons à travailler dès demain.
Déjà nous travaillons. Avec nos noms dans
le pays ignoré. Nous ôtons
les rails et les traverses. À la tombée
de la nuit, nous veillons à charger
le ballast dans nos sacs, car au-delà nous
ne savons rien, car ce caillou
porte un nom si surprenant que nous
changerions nos femmes.
Au réveil, nous retrouvons les chemins
tronqués qui ne rêvent qu'à moitié
des trains. Là où durent les rails, nous
brûlons. Là où
la terre tousse, nous mourons.

Non-lieu

Fabrice Farre

On ne voit jamais celui
qui passe dans les hautes terres
noires et
qui annonce l'infini sous le ciel
lorsqu'il crie jusqu'à la ville
prochaine. Des gens passent
et vivent dans ces wagons
allumés entre ces arbres pauvres.
Est-ce alors mon champ qui glisse
ou s'enfuit-on pour séjourner
ailleurs, sous les toits de verre
clair, dans les gares occupées par ceux,
errants, qui cherchent
une terre comme la mienne
où passe le désir
où s'enracine comme un vieil olivier
l'espoir de ne jamais rester.

Impatiences

Sophie Massion Sabouret

Les deux frères sont montés dans le TGV de 8 h 21. Pour quatre heures de très grand train à très grande vitesse avec une très grande impatience. De Roissy à Aix-en-Provence. Quatre heures c'est long ! Quand on attend depuis quatre jours de retrouver une petite boule de poils chocolat de deux mois à peine. Et que l'on a tout juste quinze ans et à peine neuf.

Vanille avait dû aller chez le vétérinaire pour la dernière fois. Ses pattes autrefois si alertes ne la portaient plus. Ses yeux demandaient indulgence. Même si sa queue toujours frétilante montrait que la source de son affection pour ses maîtres était intarissable.

Vanille portait fièrement son nom ! D'un noir profond, elle était de la couleur des gousses parfumées. Elle était aussi délicieuse que la crème.

Vanille attendait au bas de l'escalier. Le matin, elle faisait la fête à ses petits maîtres pour saluer le début de chaque nouvelle journée.

Vanille rapportait inlassablement les balles de tennis. Pourtant envoyées malicieusement dans les endroits les plus dissimulés.

Vanille, « chienne de chasse de gibier d'eau » n'a jamais chassé que le pain lancé aux canards. Et si les os faisaient défaut, elle mangeait des cailloux...

Vanille répondait à l'appel... des vagues bretonnes de la côte d'Émeraude. Elle adorait s'y prélasser.

Compagne des promenades en forêt, elle reconnaissait le bruit de sa laisse... Elle savait toujours se faire comprendre, remontant de la cave les baskets de ses maîtres, les posant devant la porte !

Surnommée Rantanplan par son maître qui trouvait qu'elle avait quelque chose du chien du cow-boy le plus rapide de l'Ouest. Avec son air dans les nuages, elle ne manquait pourtant rien de ce qui se passait autour d'elle dès qu'il était question de jeu...

GAME OVER !

Vanille s'en est allée.
En ce 10 juillet 2009.

C'est le cycle de la vie.

Vanille avait 13 ans et demi. Ses articulations se paralysaient. « Pour la dignité de la chienne, il ne faut pas la laisser dans cet état où elle-même ne se reconnaît plus », avait dit le vétérinaire. Vanille s'est endormie pour toujours. Vanille s'en est allée sur l'autre rive. Vanille ne souffre plus.

« Il ne faut pas rester sur un départ, un manque, une absence, » avait toujours dit Bonne Maman, qui en matière de chien était toujours prête à écrire un nouveau chapitre.

Le rendez-vous avait été fixé à la gare d'Aix en Provence. Mme de Zinneke, une Belge expatriée, avait retiré Birdie à sa maman, ses frères et soeurs pour la première fois pour la confier à ses nouveaux maîtres.

Dans un crissement de tôles, le TGV ralentit, freina et s'immobilisa le long du quai. Les yeux de nos deux baroudeurs cherchaient déjà parmi les passagers, les touristes en chemin, les familles en vacances... les signes d'une petite boule de poils inquiète de son nouveau sort.

Mme de Zinneke était là. Dans ses bras, un petit sac d'où dépassait un petit museau chocolat et deux yeux noisette.

Après avoir identifié les commis voyageurs, elle leur remit les précieux documents. Fit la liste des recommandations. Heureusement tout était résumé sur les « papiers », le dossier de voyage de Birdie ! Les moindres détails avaient été réglés sur la toile avec les autorités. Tout s'enchaînait à merveille. Birdie avait même son billet : « Titre de transport pour tout animal de moins de 6 kilos ».

Le cœur serré, les deux compères n'étaient attentifs qu'à leurs nouvelles responsabilités.

Le train du retour serait là dans quelques instants afin de ne pas prolonger l'attente sur les quais.

Birdie ne quittait pas ses nouveaux amis de son regard de 8 semaines à peine. Que pouvait-il bien se passer dans la tête de cette toute petite chose ?

Les vaches défilaient à toute vitesse. Les prés étaient secs. La pluie avait manqué ces

derniers mois. La gorge serrée, calés sur la banquette, les deux inséparables trouvaient ce voyage interminable.

Arrivée à la gare de Lyon. Un cortège familial les attendait. Même les amis ! Tous étaient là. À la joie d'accueillir la nouvelle petite chienne.

C'était sans compter l'impatience des passagers qui avaient usé de trésors de diversion tout au long des quatre très longues heures du très long retour.

Pas de photos ! En voiture ! Enfin, un retour à la nature.

Pour de longues années et de nouvelles émotions partagées.

Le Rail

Monique Pagé

Il a longé la nuit en trottant sur les rails qui émergent de la forêt à deux lieux de notre petite ville. Il arrive enveloppé de sueur chaude dans le matin pourtant frais. Haletant, essoufflé il semble hésiter : va-t-il tomber là devant nous, épuisé ? Va-t-il tenir le coup jusqu'à la gare ? Vieux chien éreinté, ses flancs noirs frémissent encore après son affalement au bord du quai. A-t-il faim ? A-t-il soif ? Il grogne quelques secondes puis plus rien. Ses yeux se sont fermés d'un coup, mais je devine encore une lueur sous les paupières. Il semble dormir à présent. La main d'un homme s'empresse de caresser son ventre pour en dégager la boue et déceler d'éventuelles blessures. Une autre main lui apporte l'énergie qui saura le ranimer.

D'où vient-il ce vagabond qui continuellement arrive et repart ? Quelles villes, quels ports ont entendu ses gémissements, ont été témoins de ses efforts pour avancer ? Ici personne ne semble s'en préoccuper.

Maintenant des passagers, satisfaits de sa ponctualité, sourient en montant à bord de sa carcasse, portes grandes ouvertes. Imperceptiblement il sourit lui aussi, je le vois bien, moi qui le surveille avec inquiétude depuis son arrivée. Le voilà qui cambre à nouveau ses muscles sur le rail. Où va-t-il ? Propre, ravitaillé, il roule à présent sur le rail et disparaît derrière la colline à la sortie de la ville.

Je reste là, je sais qu'il reviendra. Je serai ici à l'attendre et je fixerai à nouveau ses lèvres d'acier. Un jour peut-être, m'inviteront-elles à partir moi aussi, moi qui rouille dans le hangar, entouré de gravats et d'indifférence, moi qui ne demande que deux rails sous mon corps de métal.

Sur les chemins de fer

Léa Chassagne

Une zone industrielle désaffectée, voilà ce qu'était devenue cette petite bourgade allemande.

Les cheminées d'une aciérie contrastaient avec le ciel de novembre et s'élevaient en dents de scie, déchirant l'horizon. Jadis, elles avaient été des remparts insaisissables contre ce ciel d'étain, mais maintenant ces contreforts célestes se réduisaient à des conduits tout tordus.

L'hiver était arrivé, froid et mordant. Un manteau blanc recouvrait le hameau de sorte que les habitants s'étaient mis à hiberner. Une fois que les activités avaient cessé, un silence de mort s'était abattu sur le village ; les bruits et les rumeurs agonisaient, étouffés dans la neige.

Lors de la révolution industrielle, des ponts avaient été jetés au-dessus des rivières, les villes grossissaient à vue d'œil, le travail ne manquait pas, l'économie était en croissance fulgurante, le monde était en pleine expansion...

Les usines regrettaient leur âge d'or, elles attendaient, abandonnées, le long des quais de la Saar tandis que les gens eux, étaient coincés, terrés dans leurs tanières.

Autour du village avaient proliféré les entrepôts, les usines. Ça et là des tas de vieilles tôles froissées et rouillées s'amassaient. Durant l'hiver, le paysage se métamorphosait, le patelin se transformait en un vieux film muet et gris, décoloré, vidé de sa substance.

Le contour des aciéries mordait avidement dans le ciel, assoiffé de puissance et de grandeur, il se détachait, avec le tranchant d'une lame, sur le fond bleu et paraissait crever les nuages.

Les murs étaient recouverts de suie, noircis par la poussière et le charbon.

À la lisière du village se trouvait une chaumière trapue, inconfortable, rurale. Chaque matin, au lever du soleil, la cheminée fumait et recrachait ses effluves de potée et de lard.

Un homme d'assez petite taille ressortait de sa bicoque, flânait dans l'air frais de novembre, baluchon à l'épaule.

Il était revêtu de grosses bottes rigides, de guêtres, d'un pantalon en toile grossier et d'une veste en flanelle et à carreaux.

Son corps, taillé comme celui d'un bûcheron, se déplaçait sans ménagement dans la

brousse endormie, sa démarche était lourde et irrégulière, les brindilles crissaient sous son pied. Son apparence était peu soignée ; son visage était rougeaud et bourru, surmonté par un front sale et des sourcils épais et encadré par une barbe drue. Il cueillait des champignons, des écorces, de la mousse, des sphaignes...

Après avoir traversé une forêt touffue, il débouchait sur une clairière.

À ses pieds s'étendait une fresque étrange ; des rails s'entrelaçaient, révélant des carreaux d'herbe brûlés par la neige, la terre était brodée de chemins de fer, une nature morte ornée de parures métalliques. Au loin, dans la vallée, suintaient les reflets cuivrés des rayons du soleil, le jour commençait.

Alors, l'homme, clandestinement, minutieusement démantelait la voie ferrée, fourmi dans l'immensité.

Sur l'heure de midi, il s'accordait généralement une petite pause, mâchonnait un bout de pain rassis ainsi que sa récolte du matin. Puis il se remettait à son travail harassant. Laborieusement, il extrayait des monceaux de métal de cette gigantesque armature. Il agissait méthodiquement, extirpait des bouts de rails déformés par les âges, avec une douceur et une délicatesse infinies, assez surprenantes pour un rustre de son espèce.

Lorsqu'enfin le soleil déclinait, l'homme déballait un drap et y fourrait ses précieuses trouvailles. Et il s'en retournait chez lui par monts et vaux avec sa cargaison afin de la négocier au marché noir. En ces temps de pénurie, les prix avaient explosé, chacun disposait de multiples combines pour survivre.

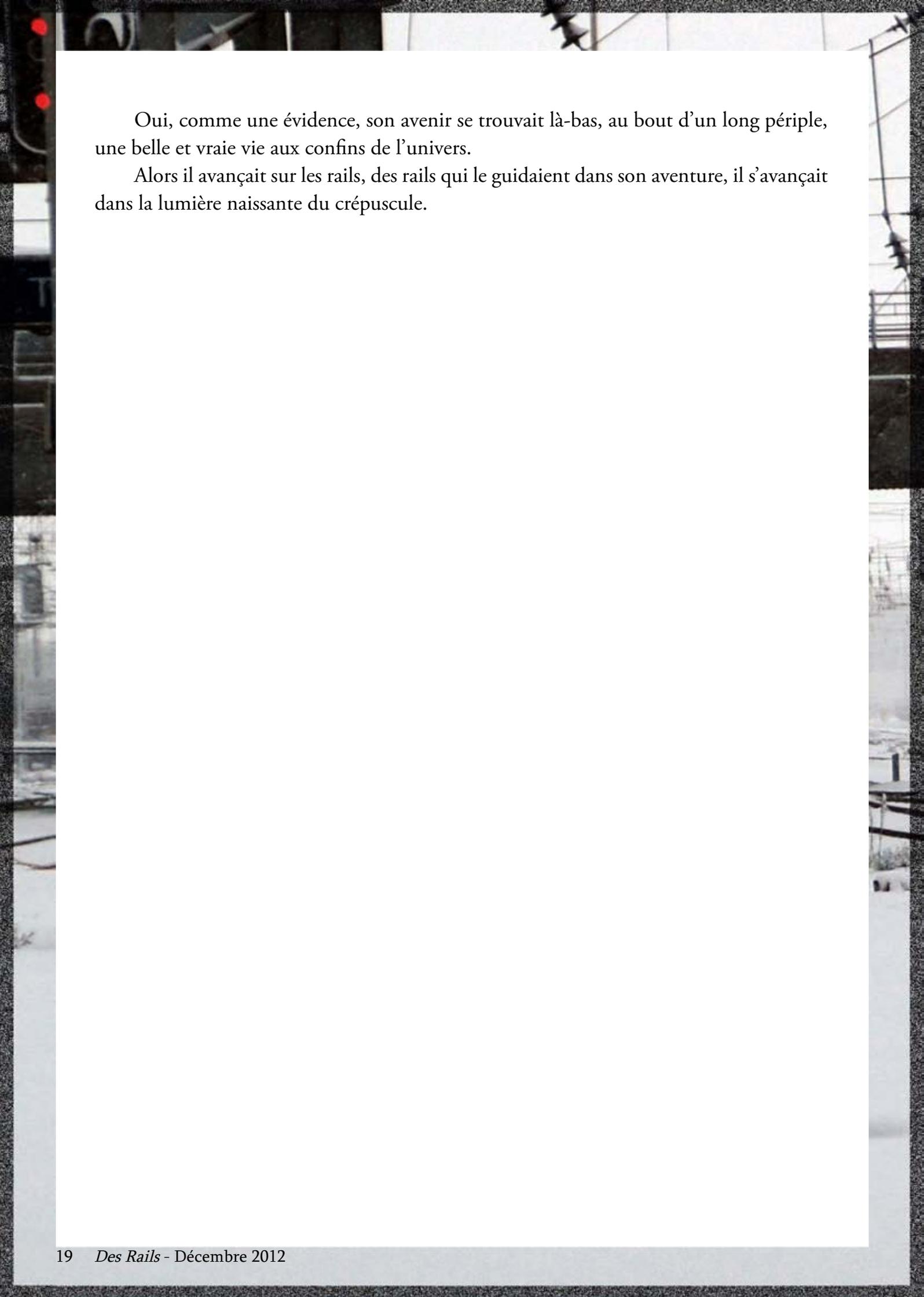
Et tous les matins s'enchaînait le même rituel. Le petit homme partait pour la journée et revenait à la nuit tombée.

Mais il y eut un jour où la menace imminente d'une guerre plana sur le village comme une épée de Damoclès. Les habitants hagards et affolés, en proie à la panique, s'exilèrent loin de leurs terres natales.

Ce même jour, l'homme marchait dans le sous-bois, engourdi par la froide nuit. L'agitation régnait ; les arbres froufroutaient dans leurs vareuses peu feuillues, de grands corps malades et dépouillés, les oiseaux s'envolaient, les marcassins marchaient au pas de charge, les écureuils transportaient leurs munitions, les fourmis s'organisaient, le renard se préparait et érigeait des fortifications à l'aube de cette guerre nouvelle.

Il arriva devant les bâtiments industriels, vestiges d'une période prospère, mais désormais révolue qui assisteraient à sa disparition. Combien de fois avait-il contemplé ces carcasses béantes, combien de fois s'était-il extasié sur le génie des aiguillages ferroviaires, combien de matins s'étaient mués en cette grisaille solitaire et monotone ?

Mais il ne s'arrêta pas, il continua sur la ligne prédéfinie par les chemins de fer, son chemin de vie. Il marcha vers l'horizon, sûr de ses convictions, presque fier, tourné vers un renouveau. Combien de personnes, auparavant, avaient pu emprunter ce passage, combien de wagons, combien de trains étaient passés ?



Oui, comme une évidence, son avenir se trouvait là-bas, au bout d'un long périple, une belle et vraie vie aux confins de l'univers.

Alors il avançait sur les rails, des rails qui le guidaient dans son aventure, il s'avancé dans la lumière naissante du crépuscule.

Train de noir

Françoise Coulmin

De nuit
encore un voyage
d'insomnie.

Dans les vitres
aucun paysage autre que le reflet de cette vie
au ralenti.

Sommes-nous au printemps
dans un brouillard de fleurs
en neige ?

Pleut-il des comètes
en ces contrées
lointaines ?

Le ciel y est-il aussi
zinzolin
que l'on dit ?

Pointillés brillants
d'une présence d'âmes
à l'approche des villes

Couronnement pour un temps
que ce noir à deviner.
Sans arbres, sans plaine, sans chemins.

Noir de la nuit
d'un train
en solitaire.

Lire et scruter des pensées
que l'on n'oserait
espérer.

Parenthèse de réminiscences et d'oublis.
Que les trous noirs de nos yeux
sans pupilles.

L'Échappée belle

Anick Baulard

Tout avait commencé par une simple ligne rouge, une ligne bien droite, bien nette, sur le mur aveugle d'un immeuble décrépît de la banlieue nord.

Elle lui avait sauté aux yeux alors que le train ralentissait pour aborder la gare du Nord, son terminus, comme chaque matin. Il l'avait réveillé, ce trait incarnat, cisailant à la fois le brouillard d'une aube de décembre et celui de son cerveau en « pilotage automatique ». Il en avait suspendu son geste de prendre son pardessus dans le filet à bagages et il s'était demandé, soudain, ce qu'il faisait là, dans ce train, le même, depuis tant d'années... La balafre sanglante venait de le sortir, douloureusement, mais inexorablement, d'une longue période de léthargie dont il avait oublié le point de départ. Toute la journée, au bureau, il avait été obsédé par cette vision matinale, si fugace et si prégnante à la fois.

Le trajet du soir, dans l'obscurité, ne lui avait pas permis de repérer l'endroit précis du tag écarlate et il s'était même mis à douter de sa réalité. Aussi, le lendemain matin, dans le train, avait-il investi la place près de la vitre, pour guetter. Et il l'avait vue, à nouveau. Mais elle n'était plus seule, la ligne rouge, elle était devenue le diamètre d'un large cercle, jaune fluo, éblouissant, et ce soleil du mur avait remplacé, dans sa tête, celui du ciel, désespérément absent. Tout au long du jour il y avait songé, accomplissant machinalement les besognes répétitives d'un travail qui ne le passionnait plus depuis fort longtemps.

Les allers province-Paris, les retours, étaient partie intégrante de la terne routine de sa vie. Il y avait belle lurette qu'il connaissait par cœur le petit monde étriqué des habitués du wagon : secrétaires en minijupe, appliquant leur rimmel avec un art consommé, collègues braillards, ouvrier à casquette terminant sa nuit derrière les pages de « L'Équipe », prof à lunettes et tailleur strict, corrigeant à la hâte quelques copies sur ses genoux. Il ne les voyait, ne les entendait même plus, tous ces bagnards du petit matin ; lui-même tapait sans conviction sur le clavier de son ordinateur portable pour se donner une contenance, pour « passer le temps ». Le temps... mais qu'est-ce qu'il en faisait de son temps ? Était-ce cela, sa vie ? Gris des aubes hivernales, gris du pardessus de laine, gris du quai parisien, gris des murs du bureau... Et tout à coup, cette explosion de couleurs sur un mur anonyme, cette échappée belle de l'imagination ! Car chaque matin, désormais, le voyage en train n'avait plus pour lui qu'un seul véritable but : le mur des tagueurs.

Et il n'était jamais déçu. Parfois, le cercle jaune barré de rouge s'emplissait de dessins naïfs, rose indien ou vert jade, soulignés de larges traits noirs, et sa journée était alors remplie du souvenir des albums à colorier de son enfance, de sa mère qui lui tenait la main

pour « ne pas dépasser ». D'autres fois, des graffs chantournés et mystérieux, quelque peu inquiétants, chevauchaient les dessins de la veille ; alors, c'étaient des questions innombrables qui lui occupaient l'esprit : qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ? Cela ressemblait à une récrimination, à une revendication, mais laquelle ? Et qui étaient donc ces jeunes assez inconscients, assez fous pour « bomber » ainsi, la nuit, à des hauteurs vertigineuses, au mépris du danger que représentaient les caténaies ? Il se prenait à les admirer, à les envier. Pour lui, la rage, la révolte, c'était trop tard, il lui faudrait « finir en gris », mais pour ceux-là, il fallait que la couleur explose, c'était tout ce qu'il leur souhaitait, très sincèrement, très ardemment. Il leur devait bien ça, d'ailleurs, à ces tagueurs anonymes : grâce à eux, il passait dorénavant ses journées au milieu de rêves colorés, tantôt voguant sur des mers bleu-turquoise, tantôt ondulant sur la vague ocre des dunes du désert, tantôt fantasmant sur la plastique de la jeune fille que le graffeur de la veille suppliait de revenir !

Bientôt, même, il s'aperçut qu'il « voyait » à nouveau les occupants du wagon, il remarquait le changement de ton du rouge à lèvres des secrétaires, le vocabulaire imagé, mais pas inintéressant des collégiens ; il se fit même la réflexion que la prof, lorsqu'elle ôtait ses lunettes, était bien jolie. Décidément, les artistes nocturnes étaient de véritables magiciens pour avoir ainsi transformé ce mur lépreux en jardin psychédélique et redonné à sa vie des teintes oubliées.

Ce fut le printemps, puis l'été et les vacances. Alors que, chaque année, il attendait ces trois semaines avec impatience, il se surprit à les envisager comme une corvée nécessaire ; il allait retrouver le même hôtel miteux, le même bord de mer sans grâce, les mêmes pizzas sableuses, la même crème à bronzer poisseuse. Le gris, encore, en un peu plus clair... Il allait donc lui falloir quitter, pour cet univers estival insipide, le traintrain apparemment inchangé et pourtant toujours nouveau qui lui apportait chaque jour une surprise, chaque jour un horizon tout neuf ! Il partit à contrecœur.

Le premier jour de septembre le trouva heureux de « reprendre le collier » et surtout de reprendre le train ! Son impatience augmentait à chaque tour de roue, il colla son nez à la vitre bien avant la rencontre espérée. C'est la vision d'un trou béant qui le cueillit au niveau de l'estomac : on avait démoli l'immeuble ! Non, ce n'était pas possible, il avait dû mal voir...

« C'est pas dommage, hein ! Toutes ces saletés sur les murs, si c'était pas honteux ! » s'exclama l'ouvrier à casquette. Il fut incapable de répondre, muet de saisissement et il sentit monter en lui une sourde colère, une douleur aiguë, aussi, indicible, ridicule...

À cet instant précis il sut, avec certitude, que le lendemain matin, inexorablement, il tapoterait à nouveau sur son ordinateur... mais surtout que, jamais plus, non, jamais plus, il ne rêverait en couleurs.